

## LACAN ET LA BOÎTE DE MOUCHOIRS



Chris Simon

# Lacan et la boîte de mouchoirs

*L'intégrale des Saisons*

Ce livre a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

ISBN : 979-10-227-8732-1

© Chris Simon

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.  
L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

## REMERCIEMENTS

À Marie Fontaine et Kathy Rogan pour leurs précieux conseils tout au long de la série.



## SOMMAIRE

Remerciements .....	5
Dédicace .....	9
Saison 1 .....	11
Saison 2 .....	101
Saison 3 .....	173
Synopsis de la série .....	241
Chroniques sur la série .....	245
Entretiens sur la série .....	251
Commentaires des lecteurs .....	265
Bonus .....	267
Du même auteur .....	271





À Jacques Lacan et à mon psy parisien sans qui  
cette série n'aurait jamais germé dans mon esprit.



## SAISON 1

### *Séance 1*

Le silence en présence d'un étranger oppresse. Être dans le devoir, l'obligation de parler, crée un tsunami mental. Les mots émergent, rigides, incapables de se déplacer de mon aire de Broca jusqu'à mon cortex moteur et me plombent la gorge. Ils s'entassent comme des cartes distribuées dont on ne connaît pas encore la valeur de jeu.

Hervé Mangin attend, pensif, les joues légèrement flasques, l'œil humide. Du type chien qui dort sous le porche du maître plutôt que dans sa chambre à coucher, été comme hiver. Pas heureux, pas malheureux.

Il patiente, col ouvert, chemise déboutonnée dont le tissu, aux motifs sombres et tortueux, me préoccupe de façon alarmante. Rayures? Losanges? Diagonales ou géométries variables? Noir sur marron glacé? Gris sur caca d'oie ou chocolat sur bleu-marine? Je ne peux trancher.

Nous nous tenons face à face. Lui, enfoncé dans son fauteuil; moi, tripotant le passant de l'accoudoir dépiauté

par la nervosité du patient qui s'y assoit toutes les 30 minutes.

Il espère, passe ses mains derrière la tête. De larges auréoles sous ses aisselles révèlent des méandres moirés semblables au plumage d'un paon mâle. Ses boucles collées dégoulinent le long de ses oreilles attentives. J'ai envie de hurler. L'indéfinissable des motifs du tissu, la blancheur des murs de la pièce surchauffée... Je me retiens.

Sur la table basse qui nous sépare, je remarque un téléphone d'avant l'ère mains libres et une boîte de mouchoirs. Dire quelque chose, n'importe quoi, faire bifurquer les bras de chemise, les aisselles, le cri...

— Je suis partie, je n'en pouvais plus des scènes de jalousie, des portes fermées.

Et je raconte. Tous les détails. Que je me retrouve seule à Paris sans savoir ni comment ni pourquoi et je conclus :

— Je me sentais au bord de la dépression.

Toute ma jeunesse dans les mains de vieux spécialistes aux narines et aux oreilles velues ! Un peu écœurant parfois, mais rassurant : le corps médical était vieux et savant, mon corps jeune et ignorant. Aujourd'hui, le corps médical était né dans la même décennie que moi, ou pire encore, dans la suivante. Bientôt, les psys aussi.

— Il en a usé combien avant vous ?

— Usé ?

Je suis bouche bée par la justesse de la question. Il faut empêcher l'anarchie, l'hystérie. J'ai été instrumentalisée. Il montre les dents, un sourire peut-être. Combien, oui, combien? Je n'étais donc pas la seule? Machinalement, je lis les inscriptions sur la boîte de mouchoirs, prends la tangente et zigzague des bras de chemise aux bras d'auto-route, vers la Normandie...

— Je conduisais la Mini, nous étions avec des amis. On parlait, on riait. L'accélérateur s'est bloqué. J'ai levé le pied plusieurs fois, mais l'aiguille du compteur continuait de grimper, 140 km/h, je n'ai rien dit. Les mains sur le volant, j'ai prétendu que tout allait bien, mais au fond de moi, j'étais tétanisée avec un goût acide dans la bouche. Il y avait peu de circulation, heureusement. Les amis continuaient de bavarder. 150. La carlingue commençait à trembler. 155. Alors, j'ai appuyé sur le champignon, l'ai tapoté de la semelle. Tap, tap, tap. Par magie l'accélérateur s'est débloqué. J'ai respiré et désaccélééré. J'avais perdu le contrôle.

Il me fixe très calme, la tête penchant un peu, à gauche cette fois.

— Vous vous rendez compte de l'analogie que vous faites?

— Oui.

Parfois, j'aimerais que l'on me recâble entièrement le cerveau, nerf par nerf, sillon par sillon. On se fait bien refaire le nez, les seins, les fesses...

Il me regarde penser, puis il dit :

— D'un point de vue technique, il suffisait de mettre au point mort, perdre de la vitesse et ensuite commencer à freiner.

Je me sens très loin du point mort. Hervé Mangin prend son calepin. Je ne sais plus où j'en suis, ni ce que j'ai dit, mais des larmes coulent sur mes joues.

J'aperçois la boîte, ou bien est-ce ma main qui la première en tire deux mouchoirs ? Coup sur coup. Éponger les yeux, vider le nez. Effacer les traces d'une émotion que l'on n'aime pas. On préfère rire. Seule, pas forcément, mais en société on préfère toujours rire. Deux personnes, c'est déjà une société.

Nous prenons rendez-vous pour la semaine prochaine. Hervé Mangin est un des derniers psychanalystes analysés par Jacques Lacan en personne. Lacan est mort en 1981.

Je sors de son cabinet aussi déphasée que si je sortais d'une salle obscure. Seulement à cette séance, j'étais dans le film. Je n'en reviens pas d'avoir deux jambes, de monter les trottoirs et de traverser les passages piétons. La lumière du jour semble encore plus éclatante qu'à travers l'immense baie vitrée du cabinet d'Hervé Mangin. Affaire d'exposition, sans doute. J'ai l'impression accrue de sortir d'un rêve dont je ne parviens pas à me remémorer les détails qui comptent.

Ça devient une habitude. Je me présente à la secrétaire, patiente dans la salle d'attente beige aux chaises vert amande.

Quinze minutes que j'attends, cheveux mouillés parce qu'il pleut et que j'ai oublié mon parapluie.

Hervé Mangin arrive, décontracté, parfaitement sec. Il me fait entrer. Stratégie lacanienne ou pure coïncidence ? À New York, les psys sont à cheval sur les horaires et les tarifs. Je pose mon sac, m'assois tandis qu'il se love dans le cuir du fauteuil. Pas de boîte de mouchoirs sur la table basse, ni sur son bureau. C'est dingue. Le regard flottant, il s'excuse, ignore complètement l'absence de la boîte sur la table.

Les embouteillages et la difficulté de trouver une place de parking dans le quartier deviennent critiques. Il songe à venir en RER.

— Vous vivez loin de Paris ?

— Dans la banlieue sud.

Cette boîte manquante est une faute professionnelle. J'ai l'impression désagréable qu'il me teste. Nous errons dans les embouteillages du nord parisien.

Ce qui blesse le plus dans une séparation c'est de ne pas avoir réussi à être aimé inconditionnellement. On éprouve un sentiment d'échec, même si on sait que l'on a pris la bonne décision... Je vois sa tête de Saint Bernard et je retiens mes larmes. Je n'ose plus m'apitoyer sur mon sort.

Il écoute, dresse une oreille. Le poncho que ta sœur... ton poncho que ta sœur avait prêté à sa copine.

— Un poncho tout neuf, que je n'avais pas encore porté une seule fois. Enfin, si, je l'avais essayé devant le miroir. Il m'allait bien...

Mais ta sœur pensait qu'il allait encore mieux à sa copine et elle lui avait prêté. C'est à cette occasion que tu aurais dû te rendre compte que ta sœur était lesbienne et qu'elle allait te faire chier avec ça toute sa vie. Mais à seize ans, ce genre de conclusions t'échappait. Il est préférable de m'énervé, quand je m'énervé, je ne pleure pas. Je peux envisager de tenir la demi-heure sur ce mode. Lui, il se gratte la cuisse et dit :

— Un poncho ?

Puis son regard s'affaisse, retombe sur la moquette taupe.

— Oui, un poncho en laine de lama que mes parents avaient rapporté du Pérou.

Ne pense pas à tes parents. Tes parents, façon de parler. Toujours en voyage, jamais là pour toi, toujours au bout du monde où tout paraissait extraordinaire, du moins, rien de comparable à toi ou ta sœur. Là-bas, la pêche à la mouche, le Machu Picchu, les Guarani à poil dans des hamacs, les noix de coco fraîches et le ukulélé...

— Vous l'écrivez comment ?

Il se croit à un concours d'épellation ou quoi ? Poncho, ukulélé swinguaient bien à l'oreille, même si je ne



comprenais pas ce monde de diapositives qu'ils projetaient sur le mur de notre salon.

— Ukulélé?

— Non, poncho.

Je respire.

— P.O.N.C.H.O

Il prend un air satisfait.

— C'est important l'orthographe chez Lacan?

Nous rions. Je sais reconnaître un red herring d'un hareng ordinaire. Le red herring en analyse c'est le nez au milieu de la figure, bref la fausse piste.

Hervé Mangin me confie qu'il refuse de travailler avec des patients étrangers dont le niveau de français est insuffisant, car la psychanalyse lacanienne, dit-il, est basée sur le langage. Si je n'étais pas bilingue, je pourrais me rabattre sur un psychanalyste américain, mais j'imagine qu'un Africain trouvera difficilement à Paris un lacanien qui parle le Swahili ou le Bantu.

— Bon, je crois que l'on va en rester là pour aujourd'hui.

Les séances lacaniennes n'excèdent pas 25 minutes. Il se lève, me raccompagne à la porte. Les Guarani me restent sur l'estomac. Pourtant, ils n'y sont pour rien, ils ne savent pas que j'existe et ils ne le sauront jamais.

— La semaine prochaine, je suis en vacances. Appelez pour prendre rendez-vous.

Je lui serre la main, m'enfuis avec le poncho perdu sans poser un regard sur le patient dans la salle d'attente. Ça me déplaît qu'il ait d'autres patients que moi. J'ai du mal à m'avouer ce que je ressens. Une sorte de jalousie, un peu comme s'il me trompait.

J'ai tenu vingt-cinq minutes sans mouchoir. Mais sur le grand boulevard, le mot Guarani, si flasque dans ma bouche, me fait monter les larmes aux yeux. Tous les jours, une langue disparaît... Et moi, bientôt cinquante ans, en proie à la peur de disparaître à mon tour... Poncho, chopon, cophon, ponoch, pochon, je m'accroche aux mots, à la parole, à l'élaboration de phrases qui font sens.

Les vacances d'Hervé Mangin se déroulent pour moi dans une complète insignifiance. Ni rêves, ni événements. Des tweets, quelques états d'âme même pas «Liké» sur Facebook, une demande de connexion sur LinkedIn, un coup de fil sur ma ligne fixe, 50 courriels dont 32 spams, 12 newsletters et un déjeuner.

Assise, genoux croisés, je caresse le cuir du passant laminé par l'anxiété des patients (des droitiers en majorité, l'accoudoir gauche est pratiquement indemne) et constate qu'il n'a pas remplacé la boîte de mouchoirs vide. Je ne peux plus faire semblant de ne pas avoir remarqué cette absence. Chez ma psy à New York, il y en avait toujours. On peut compter sur les freudiens pour les Kleenex.